

**"Exiles" in Gabriela's life, the heroine in *La Fuerza del Destino*
(the power of Destiny), by Josefina R. Aldecoa**

**Les «exils» de Gabriela, héroïne de *La Fuerza del destino*,
de Josefina R. Aldecoa [1]**

**„Exilurile” Gabrielei, eroina din *La Fuerza del destino*
(*Puterea destinului*), de Josefina R. Aldecoa**

Marie-Thérèse FIGUEROA

Université de Provence CAER

marie-therese.figueroa@univ-provence.fr

Abstarct

La Fuerza del destino, published in 1997, is the third book of a trilogy written by Josefina R. Aldecoa. The action takes place in the late 1970's at the time when a great number of exiles were coming back to their country after Franco's death: it was a time of joy for some, skepticism for others. A new life was beginning, a new type of society was trying to define itself. Gabriela, a former schoolmistress, had left Spain when the Republicans had been defeated (in 1939) and had spent all her years in exile in Mexico, she was the powerless but often clear-sighted witness to the upheavals in a country she barely recognized end even understood. That was a time to draw the first social and political conclusions of the Transition. It was also a time to draw the vital and sentimental conclusions about her own life that was coming to its end.

Résumé

La Fuerza del destino (La force du destin), publiée en 1997, est le troisième livre d'une trilogie écrite par Josefina R. Aldecoa. L'action a lieu pendant la période tardive des années 1970, lorsqu'un très grand nombre d'exilés retournèrent à leur pays d'origine, à la suite de la mort de Franco: c'était un temps de joie pour quelques-uns d'eux, de scepticisme pour d'autre. Une vie nouvelle commençait, un nouveau type de société essayait de s'autodéfinir. Gabriela, une ancienne directrice d'école, avait quitté l'Espagne lorsque les républicains furent vaincus (en 1939) et elle avait passé toutes ces années en exil au Mexique, où elle avait été un témoin impuissant, mais souvent lucide, des révoltes d'un pays qu'elle à peine reconnaissait ou comprenait. C'était le moment pour tirer les premières conclusions sociales et politiques de la Transition. De même, c'était aussi le moment pour tirer les conclusions vitales et sentimentales concernant sa même vie qui approchait sa fin.

Rezumat

La Fuerza del destino (Puterea destinului), publicată în 1997, este cea de-a treia carte dintr-o trilogie scrisă de Josefina R. Aldecoa. Acțiunea are loc în perioada târzie a anilor 1970, în vremea în care un număr foarte mare de exilați de întorceau în țara lor de origine, ca urmare a morții lui Franco: era un timp de bucurie pentru unii, de scepticism pentru alții. Începea o nouă viață, un nou tip de societate încerca să se autodefinească. Gabriela, o fostă directoare de școală, părăsise Spania atunci când republicanii au fost învinși (în 1939) și petrecuse toți acești ani în exil în Mexic, unde fusese o martoră neputincioasă, dar adesea lucidă, la revoltele dintr-o țară pe care de-abia dacă o recunoștea sau înțelegea. Acela a fost momentul pentru a trage primele concluzii sociale și politice ale Tranziției. De asemenea, tot acesta a fost și momentul pentru a trage concluziile vitale și sentimentale cu privire la propria-i viață care se apropia de sfârșit.

Keywords: *Spain, Post-Franco, democratic Transition, Novel, Memories*

Mots clés: *Espagne, Post-Franco, Transition démocratique, Roman, Mémoires*

Cuvinte cheie: *Spania, Post-Franco, Tranziția democratică, Roman, Memories*

Josefina R. Aldecoa publie en 1997 *La Fuerza del destino*, [2] troisième volet de sa trilogie dont les deux premiers s'intitulent *Historia de una maestra* [3] et *Mujeres de negro* [4]. Ces trois romans, qui peuvent se lire séparément, évoquent l'histoire récente de l'Espagne à travers le récit d'une vie, celle de Gabriela.

Para mí acabó la guerra aquel día de noviembre en que llamó mi hija. Yo estaba en la *Hacienda*. Llamó Juana. Me sobresaltó como siempre oírlo, tan lejos y con tanta claridad. Habíamos hablado hacía pocos días, por eso me chocó más. Mamá, me dijo. Franco acaba de morir. Haz las maletas. Te esperamos...

Telles sont les premières lignes du roman. L'*incipit* place d'emblée le lecteur au cœur de l'action: Gabriela se trouve au Mexique, Juana en Espagne. Un événement boucle la vie d'un personnage évoqué dès le premier roman : Franco. Nous sommes le 20 novembre 1975, le dictateur vient de mourir, Gabriela peut revenir.

Comment en est-on arrivé à cette situation? Gabriela fait partie des nombreux enseignants qui avaient décidé de s'exiler après la victoire franquiste en 1939 [5]. En 1972 sa fille Juana, séparée de son mari Alejandro, décide de retourner en Espagne avec son fils Miguel. Gabriela, malgré le déchirement, refuse de rentrer au pays :

Yo me negué a seguirles. No mientras viva Franco, había prometido una vez. Y lo cumplí [6].

Elle n'est pas la seule à maintenir cette attitude, pas toujours comprise par sa famille, mais l'accomplissement de cette promesse a pour elle comme un goût de revanche :

Faltaban tres años para la muerte de Franco, un acontecimiento se había convertido en meta inalcanzable para muchos exiliados. Estúpida meta, decían algunos. No hay plazo que no se cumpla, decía yo. Aquella muerte era un símbolo, una revancha personal [7].

Ce désir de revanche se comprend parfaitement quand elle évoque la mort de son premier mari fusillé le 18 juillet 1936. Comment oublier les heures déchirantes qu'elle a vécues avec sa fille? L'exil fut pour elle l'unique solution car de toute façon la nouvelle Espagne qui s'installait après la défaite des républicains devenait une terre étrangère pour elle, loin de ses idéaux de justice sociale, d'école laïque pour tous :

Era el final de la guerra y ella tenía ocho años cuando comprendí que la derrota era total y que nadie iba a ayudarnos nunca más en aquel nuevo país que se nos venía encima [8].

La mort du dictateur est fêtée avec émotion et explosion de joie par les Espagnols exilés mais Gabriela ne peut partager cet enthousiasme, la douleur est encore vivace :

Los amigos llamaron en seguida desde Ciudad de México. Estaban exaltados. Unos reían, otros lloraban. Brindaban con champán por sus cuarenta años perdidos. Por su exilio. Por los que murieron. Yo no estaba alegre. Demasiado tarde. No me sentía con fuerzas para brindar por Ezequiel, mi marido fusilado el 18 de Julio, por nuestros sueños rotos, por mi vida truncada [9].

Veuve également de son second mari, Octavio, elle n'a plus de raison de rester à l'étranger, mais quitter son pays d'adoption c'est abandonner à nouveau une partie de sa vie :

El final del destierro. El regreso y también la despedida de México, la mitad de mi vida [10].

Il lui faut maintenant revenir au pays, comme elle se l'était juré. Ce retour conclut une longue période de vie en exil mais n'en efface pas pour autant une impression de gâchis. Elle s'installe donc à Madrid, dans un quartier un peu éloigné de celui de sa fille et de son nouveau gendre car elle ne veut pas être une charge. Même dans ce nouveau contexte spatial et temporel, elle est toujours ailleurs par rapport à ses proches, ici à l'extérieur de Madrid. Elle ne reconnaît pas son

pays qui s'est transformé sans elle. Les gens qui sont restés ont continué à vivre, à s'adapter aux circonstances :

Me he encontrado un país que no se parece en nada al que dejé [11].

Ainsi ce retour tant attendu lui laisse-t-il un goût amer. Elle ne peut pas effacer toutes ses années d'exil ni renouer avec son passé, ni revenir au jour de son départ. Elle ne peut donc ressentir que de la nostalgie :

He vuelto a mi país. ¿Qué hay mío aquí? Juana y Miguel, se lo dije a Merceditas, se lo dije a todos. Lo que dejé ha desaparecido. No puedo volver a encontrarme con mi escuela, mi pueblo, mi juventud. He vuelto tarde o quizás demasiado pronto. Tarde para el trabajo. Pronto para el descanso. ¿Dónde encontraré la esperanza? [12]

Cependant son premier acte civique, les élections législatives de 1977 – les premières depuis la victoire du Front populaire de 1936 - lui fait recouvrer un des droits humains fondamentaux. Son identité brisée par l'exil se reforme peu à peu, les morceaux du puzzle se remettent doucement en place :

Al introducir la papeleta en la urna supe que recobraba la libertad perdida [13].

Dans la longue file d'attente des votants se trouve son voisin de quartier. Ils ont le même âge mais lui était resté en Espagne. Ils n'échangent pas un seul mot, puis chacun rentre chez soi en silence, le devoir accompli. Là seulement, Gabriela s'adresse à lui pour lui faire part de ses inquiétudes, probablement partagées :

¿Qué nueva andanza histórica nos reservará el destino? [14]

Tous les chamboulements qui se profilent- la liste est longue comme le soulignent les points de suspension - lui font craindre des jours sombres pour le peuple espagnol, si les promesses ne sont pas tenues :

Han sido tantos años de espera y de desesperanza, que da miedo que no se afirmen los cambios que se están produciendo, la legalización de los partidos, la creación del Parlamento, la libertad de expresión... [15]

Elle apprend les résultats avec les siens. Eux fêtent la victoire car les socialistes se préparent à être le premier parti de l'opposition. Contre toute attente, Gabriela donne son avis et en surprend plus d'un :

Tenéis que pensar en la experiencia pasada, en el ciclo que se acaba de cerrar. Para no caer en las mismas debilidades, ofuscaciones, fallos... [16]

Elle ne se sent pas « en phase » avec le pays, avec sa jeunesse active. Elle prend conscience que physiquement elle vit en Espagne mais elle est décalée au niveau des idées, notamment. Elle est surprise par le nouveau Dieu, l'économie, que revendiquent la droite et la gauche ; elle parle plus volontiers de culture tout en se méfiant de l'Histoire, l'Histoire vécue et l'Histoire apprise dans les livres.

Un an plus tard, alors que son gendre sera très enthousiaste après le vote en faveur de la *Constitution*, Gabriela le sera beaucoup moins car elle a l'expérience du passé et sait que la tâche sera rude... elle ne croyait pas si bien dire !

Libertad, justicia, igualdad, respeto al pluralismo político. Sergio sigue hablando enardecido. Han trabajado tanto... Ahora pueden descansar. ¿Pueden? No. Tienen mucho que trabajar para que la Constitución funcione y sea la base del futuro soñado [17].

Sa douloureuse expérience, l'analyse personnelle des événements passés la mène à être toujours sur ses gardes. Elle ne peut accepter ni certains compromis ni certaines affirmations au nom de la paix sociale, quand il s'agit de Franco, son ennemi :

Eran días de efervescencia. Los cambios que se avecinaban, la puja de las fuerzas opuestas, los pactos, los compromisos. Y un deseo generalizado de que todo saliera bien. El país entero hervía de opiniones, suposiciones, debates. En nuestra sobremesa surgió el nombre: Franco. Franco y el recuerdo de tantos años bajo su poder. De un modo relajado y natural, el padre de Sergio dijo: Franco somos todos, un pedacito de cada uno de nosotros... Y yo afirmé tajante: No. Él insistió: Aunque usted no quiera, sí. Es la corporeización, la plasmación de algo que vamos arrastrando a través de la historia. Franco es nuestro miedo, nuestra ignorancia, nuestra inseguridad como país... No estoy de acuerdo, dije rotunda, y luego guardé el silencio [18].

Si elle réagit rarement aux événements présents, c'est parce qu'elle s'enferme dans son monde peuplé de souvenirs, mais quand il est question de réhabilitation matérielle des anciens instituteurs de la République, elle refuse de se rendre à son ancienne école, car elle ne veut pas ainsi balayer quarante ans de sa vie. Elle n'a pas besoin de cet argent, de cette compensation pour les années perdues. Rien en effet ne pourra effacer ni la mort de son mari fusillé ni son exil [19].

Seule la mémoire peut servir d'outil pour unir le passé au présent – « Sólo el pasado es mío », dira-t-elle, c'est la seule chose qui lui reste. Elle tente de l'agencer, elle tire un fil, puis l'autre... En réorganisant ses souvenirs, elle récupère son passé car son présent est vide. Elle se sent inutile:

Ya nadie necesita mi ayuda sobre la tierra. Tampoco tengo fuerzas para emprender tareas nuevas [20].

La vacuité de l'existence actuelle, dont souffre Gabriela, a pour origine sans doute la difficulté, pour tout exilé, d'appartenir à un espace unique. Elle a toujours un sentiment de double appartenance et le retour au pays tant espéré – pays peu à peu fantasmé - ne lui permet pas de vivre la réalité mais seulement celle d'un ailleurs spatial et temporel qu'elle se construit à partir de ses interrogations :

Con la inseguridad del exiliado me pregunto con frecuencia: ¿Dónde está el núcleo de mi vida? ¿En los treinta y ocho años de España o en los treinta y tres de México? ¿Pertenezco a aquí o a allí? en uno de los dos sitios debo de estar de paso, pero no he logrado averiguar en cuál de los dos. El espacio que yo ocupaba en México, el hueco que yo llenaba de modo natural, se ha cerrado sobre sí mismo. Todo ha vuelto a quedar como antes de aparecer yo en escena. Y, al regresar aquí, el hueco que dejé al irme también se ha desvanecido. Se han borrado los límites que daban forma a mi cuerpo, a mi presencia. Y el vacío de mí se ha diluido en el vacío general. He regresado a un país irreal [21].

Gabriela, qui vit désormais près de Madrid, traverse des moments historiques décisifs et pourtant elle ne les vit pas pleinement, car chaque événement important lui fait, inévitablement, revivre son passé.

N'importe quel détail – l'odeur des fleurs, le paysage, le nom d'une maison, la pluie, etc. – provoque une certaine mélancolie, et éveille en elle le souvenir de moments tantôt heureux tantôt malheureux qui apparaissent dans le désordre. Elle se montre passive tout comme elle l'était dans la vie qui s'est imposée à elle, sa volonté ne se manifestant que pour « partir » :

Elegí marcharme a África cuando era muy joven. Elegí emigrar a México por Octavio. Elegí regresar a España por mi hija. Todo lo demás ha sido una continua aceptación de lo único que se me ofrecía [22].

Le lecteur ne peut rester insensible à la souffrance silencieuse de cette femme qui n'a pas pu supporter la séparation d'avec son petit-fils Miguel - il avait quatorze ans et avait dû suivre sa mère à Madrid, après le divorce de ses parents -. Leur complicité est telle qu'il vient voir sa grand-mère dès qu'il a un problème, quand il est indécis suite à l'appel de son père, resté au Mexique, et qui le

réclame [23]. Et cela suffit à Gabriela pour que son esprit évoque son premier gendre Alejandro... La mémoire agit sans que la narratrice exerce une action quelconque ; c'est elle qui archive, sélectionne et les souvenirs affleurent lorsque Gabriela pense à ses parents.

Après la défaite républicaine et la mort d'Ezéquiél, Gabriela ne peut que vivre le moment présent, survivre, et la rencontre avec Octavio bouleversera ses habitudes et la fera partir pour le Mexique, couper avec sa vie antérieure :

“El futuro no existe”, leí en una cerca que protege unas obras a la vuelta de la esquina. Estaba escrito en carbón y había un contraste entre el grave contenido filosófico del mensaje y la inmadurez del trazo. “El futuro no existe”. Pero tampoco el pasado, me dije, completando la negación. Sólo el presente más inmediato tiene el peso específico de lo real. La aparición de Octavio alteró por completo mi presente [24].

Elle se souvient qu'au Mexique, elle était de temps à autre sollicitée par Juana qui voulait tout connaître du passé, qui voulait reconstruire son passé et son identité détruite par l'exil et le déracinement :

Tienes que hablarme, tienes que contarme con mucha calma tu vida. Quiero que me hables de la España que tú conociste y sobre todo de tu vida personal, día a día, de los abuelos, de los amigos, todo... [25]

Gabriela, comme peuvent le faire ceux qui ont vécu des moments très douloureux, dévidait la pelote des souvenirs, comblait les manques mais ne voulait pas se substituer à la démarche personnelle de sa fille dans ce long cheminement vers le passé :

Le fui contando día a día, tarde a tarde, hasta que llegué a un punto de la memoria en el que ya no quise continuar. Quizás porque había llegado al final de una etapa, a la profunda escisión entre nuestra vida anterior y la que inauguramos trágicamente aquel día de julio de 1936. Además le dije a Juana, todo lo que sigue ya lo recuerdas tú, está cerca todavía [26].

Le temps n'avait pas encore effacé les événements, les anecdotes – « está cerca todavía » – qui laissent à jamais une empreinte dans la mémoire. Elle ne lui contait pas non plus sa propre enfance, avec ses parents. Cela lui appartenait car, comme elle le précise, c'est le squelette qui supporte le corps, nourrit son sang. Ce sont des odeurs, des sons, des images qui se diluent dans le temps, semble-t-il, mais qui sont très présents, et qui rappellent surtout la compagnie de la mère décédée. Les répétitions de « oigo los pasos... oigo sus pasos... ella venía, mi madre, todas las noches... Todavía ahora... » montrent que le passé et le présent aujourd'hui sont très proches dans une autre dimension où l'échelle de temps n'est plus la même [27].

Le refus du présent et du futur, cet isolement peu ou prou consciemment décidé, est tout simplement une illustration du chronotope de l'exil, de l'exil intérieur cette fois-ci [28]. Maintenant âgée, Gabriela ressent une fatigue qui est toujours présente ; ces expressions - « Estoy cansada... Estoy terriblemente cansada... Y un cansancio destructor... Mi cansancio es infinito » - reviennent sans cesse [28]. Sa santé se détériore, son cœur donne des signes de faiblesse. A la fin du deuxième chapitre, sa mémoire commence à lui jouer des tours, la première alerte est l'oubli du nom de son petit-fils adoré, qui n'est pas un incident fortuit pour Gabriela mais bien les prémices d'un « exil » social :

Si no puedo recuperar el nombre de quien amo estaré dando un paso hacia el olvido social [29].

A présent, à chaque manifestation insolite de sa mémoire, elle pense qu'elle a rêvé mais chaque fois un détail montre que ce n'est pas le cas :

La agenda para buscar el nombre olvidado de Miguel. No ha sido un sueño [30].

Dice Antonia que no fue un sueño, que fue verdad [...]. La enfermera dormida todavía y ella que se escapa así, como estaba, media desnuda, a esa hora de la mañana... [31]

Comme sa santé et sa mémoire se dégradent, elle commence à confondre le présent et le passé, autre manifestation d'un « exil », cette fois-ci temporel. Quand en février 1981, Juana lui annonce la tentative de coup d'état du lieutenant-colonel Tejero, Gabriela pense au soulèvement d'Afrique qui culminera avec l'explosion de la Guerre civile et la mort de son premier mari Ezéquiél. Elle s'interroge parfois sur ses capacités mentales en voyant les réactions de sa fille Juana ou de son employée Antonia :

¿Estoy acaso perdiendo la razón? [32]

Elle s'enferme dans le silence, elle ne sait plus ce qu'elle dit, ce qu'elle fait, ce qu'elle pense. Elle se coupe peu à peu de son entourage :

Tú no puedes saber lo que pienso y lo que siento. Hija mía... Lo digo y no lo digo. Lo pienso y no lo pienso [33].

Ce silence la transporte dans une autre dimension, où seul son chien Crazy – pas si fou que cela – peut la suivre et « communiquer » avec elle :

Crazy me mira fijamente. Algo nota en mí que le hace sentirse inquieto. Le acaricio la cabeza. Ya está todo tranquilo, Crazy, le digo. Mueve el rabo, se relaja y se duerme a mis pies [34].

Dans cette solitude qu'elle a choisie mais qu'elle déteste – « soledad » et « sola » sont des mots qui ponctuent le récit -, lui seul la comprend et l'accompagne dans cet ailleurs qui la conduit vers la mort :

Sola con Crazy, que me escucha y me entiende y se pone de mi parte... Sola, avanzando paso a paso hacia el silencio total. Rodeada ya, ahogada ya en olas de silencio... [35]

Le silence, autre facette du chronotope de l'exil, n'est plus ici que l'expression d'un enfermement, de l'apprentissage de l'altérité, de la solitude et de la mort, l'ultime voyage. Elle s'interroge alors sur le phénomène de la vieillesse. Quand celle-ci est-elle apparue ? Que faire ? Comment bien préparer sa mort ? Elle tente d'interpréter ce phénomène et conclut finalement qu'il n'y a pas d'au-delà chrétien, que c'est la fin de l'exil :

Creemos que la muerte es una especie de destierro hacia algún lugar lejano desde el cual sufrimos la tortura del recuerdo de los seres queridos, de los lugares que hemos amado. No queremos aceptar que la muerte es la desaparición total... [36]

Le récit se fragmente sans cesse davantage, à l'image de sa mémoire, véritable labyrinthe. Réfléchir et divaguer, ses occupations favorites, se déroulent dans le silence et la solitude, souvent installée dans sa *butaca* lorsqu'elle regarde par la fenêtre, éléments essentiels qui favorisent sa rêverie. Certains souvenirs sont d'une très grande netteté, et souvent ce sont des souvenirs d'enfance. Sa lucidité éphémère lui laisse entrevoir que sa vie se déroule dans deux univers différents où temps réel et temps du songe n'ont plus de limites bien précises :

Me doy cuenta de que vivo en dos planos. Por una parte están los momentos, cortos o largos, de lucidez, como ahora. [...] Por otra parte están los estados de somnolencia, las captaciones brumosas de la realidad, la mezcla de noche y día, sueño y desvelo [37].

Cette dégénérescence mentale, qui signifie perte d'identité, perte de repères temporels [38], s'accompagne d'une dégénérescence physique qui la mène à l'hôpital, loin de ceux qui pourraient la rattacher à l'espace quotidien :

Si sigue así, si no come, va a ser difícil todo, dice el médico [...]. Me miro las manos delgadas, huesudas, inmóviles. Si pudiera hablar le diría a Juana: ¿Por qué me habéis sacado de casa, por qué me habéis separado de Crazy, por qué no dejáis a Miguel que venga aquí? [39]

Dans ce nouvel « exil » imposé, elle observe ceux qui l'entourent – les malades, les infirmières – et semble se murer dans le mutisme et dans le refus de s'alimenter, mais elle avoue qu'elle ne peut plus agir autrement. Maintenu en vie grâce à une perfusion, ses pensées vagabondent dans des parages indéfinissables, dans un espace-temps régi par une association libre d'images qui les recrée :

Se está bien así, floja, quieta. Medio dormida, medio despierta. Estoy no sé ni dónde, pero estoy bien [40].

Le bilan de sa vie est celui que tout un chacun peut faire, ce qu'elle en retient surtout c'est qu'elle a tenu bon, a gagné son pari – ne pas revenir en Espagne tant que vivrait Franco - c'est ce qui a compté le plus pour elle, et à l'heure de mourir, elle peut partir sans regret et même penser à son vieil ennemi :

Mi pasado será como el de todos: una suma de cosas buenas, malas, regulares. Un montón de sensaciones viejas, imágenes gastadas, cenizas. ¿Qué hago aquí? Esta parálisis tiene mucho que ver con aquel plazo que me marqué un día. Era un reto. No sabía quién llegaría antes a ese punto final, a esa muerte segura, si él o yo. Y cuando sucedió, cuando gané la apuesta, cumplí la promesa que me hice un día y regresé. Me pareció que todo estaba en orden, que ya podía morir tranquila [41].

Une pensée pour son chien, une pensée pour Octavio son second mari, une pensée pour son petit-fils Miguel, une pensée pour la République... Les paragraphes se succèdent plus ou moins longs, l'idée de la mort occupe peu à peu l'espace. Gabriela entend tout, comprend tout, comme si soudain la clairvoyance dominait ses ultimes heures [42]. Une dernière nouvelle : la victoire des socialistes aux élections de 1982, une dernière musique *La fuerza del destino* de Giuseppe Verdi, une dernière pensée « Juana, hija mía, Juana... ».

L'auteur évoque certes le titre de l'opéra, écrit en italique, mais le réitère dans la même phrase, suivi de points de suspension, comme si Gabriela, qui avait affirmé « Pero mi destino personal sólo depende de mí », avait cessé d'influer sur le cours du temps. Maintenant, après avoir effectué un retour sur soi, sur son engagement politique, après avoir souffert deux formes d'exil (l'exil physique et l'exil mental qui prend place progressivement), après avoir vécu dans ce roman dans différents espaces (le Mexique, sa maison à Madrid, l'hôpital), elle se trouve sur le seuil d'un nouvel « espace », celui de la mort, celui où la conduit « la force du destin ».

Cette évocation du destin n'est pas anodine. Elle implique une relation du sujet à son savoir sur la vie et la mort et cette évocation du destin peut être définie comme la saisie douloureuse du trajet qui conduit de la vie vers la mort. Ici, pour Gabriela, la mort n'est pas une autre forme d'exil, elle est prête maintenant à aller vers le néant et elle ne semble pas terrifiée par ce nouveau départ. Elle l'accepte et semble même soulagée, elle ne lutte plus, elle a compris le sens de sa vie :

Creemos que la muerte es una especie de destierro hacia algún lugar lejano desde el cual sufrimos la tortura del recuerdo de los seres queridos, de los lugares que hemos amado. No queremos aceptar que la muerte es la desaparición total... [43]

Dans ce troisième volet de la trilogie romanesque, nous avons l'illustration de la multiplicité de formes que peut prendre l'évocation de « l'exil ». Ce n'est jamais seulement la représentation d'une continuité spatiale ou temporelle. Les souvenirs de Gabriela transportent le lecteur d'un pays à un autre, ils évoquent aussi bien La Guinée équatoriale que le Mexique, mais aussi l'Espagne rurale ou le Madrid dans lequel elle passe ses derniers jours.

Le temps n'est jamais linéaire, la mémoire joue à saute-mouton entre les différentes époques. Il n'y a aucune limite spatiale, chronologique, les souvenirs pouvant se superposer. La pluie, comme élément déclencheur récurrent, lui permet de s'évader du moment présent et de Madrid, de se souvenir par exemple des pluies torrentielles de Guinée, de rapprocher dans ses souvenirs deux hommes totalement différents dans une même phrase, Emile le médecin guinéen – sa véritable passion de jeunesse – et Ezéquiél, son premier mari.

« L'exil » comme va-et-vient spatial et chronologique est bien présent mais ce roman offre d'autres dimensions. D'un point de vue politique, il donne la parole à Gabriela une exilée, de retour en Espagne au cours des bouleversements nombreux et précipités propres à une période appelée souvent « la *Transition* vers la démocratie » (1975/76-1982/86) [44]. Elle illustre juste le ressenti de nombreux exilés républicains qui se construisent difficilement une identité. Comme eux, elle est toujours partagée entre le moment présent et le passé, entre le lieu où elle se trouve et le lieu où ses pensées la conduisent.

Le bilan qu'elle dresse de son existence est sans concession, elle sait lucidement analyser sa force et ses faiblesses. Elle n'est pas effrayée par la mort qui l'attend, mais comme toujours, elle est indécise, elle ne sait pas si elle a envie de partir ou de rester [45]. Elle semble partager ce que dit Albert Camus dans *Caligula* : « Les hommes meurent et ne sont pas heureux », épitaphe que choisit Josefina R. Aldecoa pour ce roman. Gabriela vit une double tension ressentie par les vaincus et les exilés, celle qui conduit l'être humain vers la solitude et la mort, et sur qui pèse la tension historique.

Si elle ne vit jamais pleinement le moment présent jusqu'à ses derniers jours, quand elle perd la raison, elle entre alors dans une autre dimension, qui n'est ni spatiale ni temporelle. Mais perd-elle totalement la raison? Ses ultimes conseils, qu'elle aimerait donner à sa fille Juana venue lui annoncer la première victoire des socialistes - « Quiero decirle: Cuidado, Juana, con esa rosa. No la aprietes tanto. Tiene muchas espinas » - ne sont-ils pas précisément l'expression d'une certaine lucidité ? [46]

Les discours politiques produits pendant la *Transition* dite démocratique, période qui sert de contexte au roman de Josefina R. Aldecoa que nous venons d'aborder à travers le personnage attachant de Gabriela montrent que les acteurs de la *Transition* – depuis les membres du *bunker* franquiste jusqu'aux leaders communistes ou les représentants du nationalisme catalan et basque, en passant par les chefs de file du PSOE, de l'UCD et de l'AP... et le roi en personne – n'ont pas hésité à réaliser des interprétations de la dictature, du consensus nécessaire et du devenir de l'Espagne dans une intention guidée par leurs intérêts idéologiques ou partisans. Ainsi, chacun a-t-il eu tendance à se servir de l'Histoire pour lui faire dire ce qu'il désirait [47].

Certes, les enjeux de la *Transition* étaient d'une extrême importance et les événements politiques mentionnés dans le roman – référendum sur la *Ley para la reforma política*, élections générales de 1977, référendum sur la *Constitution* de 1978 – étaient propres à dessiner les contours de la nouvelle Espagne. On voit bien dans *La Fuerza del destino* que Gabriela ne partage guère l'enthousiasme de sa fille et de son gendre qui apparaissent très proches du parti socialiste. Or le PSOE, formation politique porteuse en 1982 de tous les espoirs et qui entreprendra une modernisation sans précédent de l'Espagne, se laissera aller au terrorisme d'Etat et succombera en 1996 victime de faits de corruption gravissimes. Gabriela, qui avait tant vécu et avait connu tant de joies et de déceptions le devinait-elle ? D'où lui venait cette conscience aiguë du *desencanto* qui devait marquer si profondément les années 80 ? En tout cas, la sincérité avec laquelle elle gère les multiples « lieux » dans lesquels elle se meut témoigne d'une lucidité désenchantée qui lui permet à sa manière de débusquer les « pièges mémoriels ».

Bibliography

[1] Dans un article d'Ana Ruiz intitulé « Josefina Aldecoa considera los 90 como la « década de la memoria », publié dans le quotidien *El País*, le 25/08/1999, l'auteur explique le choix du nom sous lequel elle publie :

- Estuvo 25 años sin publicar. ¿Dudaba sobre ser escritora?

Cuando murió Ignacio me refugié en el colegio. No podía escribir, no tenía ganas. ¿Tanto tiempo pasé sin escribir? Puede ser. Él fue lo más importante que me ha pasado en la vida.

- ¿Por eso lleva su apellido?

Es un homenaje, algo fortuito porque regresé a la escritura recopilando sus cuentos y firmé como Josefina Rodríguez Aldecoa. El siguiente libro, *Los niños de la guerra*, quitamos el Rodríguez.

http://www.elpais.com/articulo/cultura/ALDECOA/_JOSEFINA/UNIVERSIDAD_INTERNACIONAL_MENENDEZ_PELAYO_/UIMP/Josefina/Aldecoa/considera/90/decada/memoria/elpepicul/19990825elpepicul_2/Tes

[2] Josefina R. Aldecoa, *La Fuerza del destino*, Anagrama, Barcelona, 1997, p.223. Nous utiliserons ici l'édition de 2002.

[3] Josefina R. Aldecoa, *Historia de una maestra*, Anagrama, Barcelona, 1990, p. 241.

[4] Josefina R. Aldecoa, *Mujeres de negro*, Anagrama, Barcelona, 1994, p. 203.

[5] Pour un tableau chiffré des différentes catégories d'exilés voir le bilan de Juan Maestre Alonso, in BESSIERE B, *La culture espagnole. Les mutations de l'après- Franquisme (1975-1992)*, L'Harmattan, Paris, 1992, p.416. Pour mémoire, dans les trois premiers mois de 1939, plus de 500.000 Espagnols traversèrent la frontière française. A la fin du conflit, dans les seuls pays d'Amérique latine se trouvaient 501 instituteurs, 462 professeurs de lycée et 208 professeurs d'université.

[6] Josefina R. Aldecoa, *op. cit.*, p. 60.

[7] *Ibid.*, p. 20.

[8] *Ibid.*, p. 89.

De nombreux partisans de la République furent *paseados* c'est-à-dire fusillés sans aucune procédure, sur simple dénonciation. Encore de nos jours, il est extrêmement difficile de fournir un chiffre exact des exécutions, le terme génocide est employé, il apparaît dans les écrits lorsqu'on parle des victimes de la Guerre civile. Leurs auteurs estiment que cette extermination fut voulue, et considèrent que ce terme peut être donc utilisé.

[9] *Ibid.*, p. 11.

[10] *Ibid.*, p. 11.

D'un point de vue juridique, à partir du 31 mars 1969, l'exil avait perdu sa raison d'être. Un décret-loi fut promulgué en vertu duquel étaient prescrits tous les délits commis avant le 1 avril 1939 et par conséquent tout exilé pouvait obtenir un passeport et revenir en Espagne comme n'importe quel Espagnol résidant à l'étranger. D'un point de vue moral et politique, seule la mort de Franco les délivra de l'exil.

[11] *Ibid.*, p. 62.

Gabriela traduit ici ce que ressentent les exilés Espagnols de retour au pays, ils sont de nouveau exilés dans leur propre patrie qui ne leur prête pas la moindre attention, qu'ils ne reconnaissent plus (tout a changé : les gens, les modes de vie, les villes et même les paysages !).

[12] *Ibid.*, p. 87.

L'Ambassadeur d'Espagne Pedro Bermejo Marín - dans son discours prononcé à Cáceres le 8 juillet 2002, « El exilio español en la orilla latinoamericana », lors de la conférence inaugurale du Cours International Iberoaméricain *El exilio en las dos orillas* - conclut en citant les vers du poème *Entre España y México* écrit par Pedro Garfías sur le bateau nommé « Sinaia » l'amenant à Veracruz le 13 juin 1939 avec les premiers réfugiés espagnols: *España que perdimos, / no nos pierda ; / guárdanos en tu frente derrumbada, / conserva en tu costado / el hueco vivo de nuestra ausencia amarga*. Ce poème exalte cette Espagne rêvée, celle qui maintint en vie si longtemps les nombreux exilés. P. BERMEJO MARÍN, *Vindicación de la independencias hispano-americanas en al año de su bicentenario*, Madrid, Fondo editorial mixto, 2002, p. 225.

[13] *Ibid.*, p. 64.

Ces premières élections verront un taux de participation de 78.83 % (source Ministère de l'Intérieur).

[14] *Ibid.*, p. 64.

[15] *Ibid.*, p. 63.

[16] *Ibid.*, p. 65.

Le PSOE obtiendra 118 sièges contre 16 sièges pour le Parti Communiste. L'UCD du président du gouvernement Adolfo Suárez aura le plus grand nombre de sièges : 166.

[17] *Ibid.*, p. 139.

[18] *Ibid.*, p. 127.

[19] *Ibid.*, p. 69.

- Voir : Real Decreto Ley 1555/ 1977, del 2 de junio, sobre integración en el Cuerpo de Profesores de Educación General Básica o en el de Magisterio Nacional de Enseñanza Primaria de los Maestros procedentes del Plan Profesional de 1931 y de los Cursillistas del Magisterio Nacional Primario de 1936.

- Voir : Real Decreto 329/1979, del 13 de febrero, por el que se reconoce la antigüedad a los maestros integrados en el Cuerpo de Profesores de Educación General Básica procedentes del Plan Profesional de 1931 y de los cursillistas del Magisterio Nacional Primario de 1936.

[20] *Ibid.*, p. 86.

[21] *Ibid.*, p. 113.

[22] *Ibid.*, p. 39.

[23] *Ibid.*, p. 42.

[24] *Ibid.*, p. 41.

[25] *Ibid.*, p. 35.

[26] *Ibid.*, p. 37.

[27] *Ibid.*, p. 36.

[28] *Ibid.*, p. 34; p. 132; p. 166; p. 178; p. 191. etc.

Le concept de « chronotope » est défini ainsi par M. BAKHTINE dans son ouvrage intitulé *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, p. 490 : « Dans le chronotope de l'art littéraire a lieu la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret. Ici, le temps se condense, devient compact, visible pour l'art, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, du sujet de l'Histoire. Les indices du temps se découvrent dans l'espace, celui-ci est perçu et mesuré d'après le temps. Cette intersection de séries et cette fusion des indices caractérisent, précisément le chronotope littéraire ».

[29] *Ibid.*, p. 156.

[30] *Ibid.*, p. 157.

[31] *Ibid.*, p. 166.

[32] *Ibid.*, p. 175.

[33] *Ibid.*, p. 176.

[34] *Ibid.*, p. 173.

[35] *Ibid.*, p. 176.

[36] *Ibid.*, p. 216.

[37] *Ibid.*, p. 190.

[38] *Ibid.*, p. 209: « No sé cuánto tiempo hace que estoy aquí ». Josefina R. Aldecoa en une seule phrase, qui représente un paragraphe, traduit typographiquement dans le récit cet isolement physique et mental.

[39] *Ibid.*, p. 210.

[40] *Ibid.*, p. 213.

[41] *Ibid.*, p. 81.

[42] *Ibid.*, p. 221: « Tengo la cabeza tan clara en este momento [...] »

[43] *Ibid.*, p. 216.

La première représentation de *Don Álvaro o la Fuerza del sino* du dramaturge et poète Duque de Rivas y Saavedra eut lieu à Madrid en 1835 et marqua le triomphe du romantisme sur la scène. Les aventures tragiques du héros poursuivi par la fatalité, le mystère et la mort, l'exotisme et l'amour sans merci, tout comme les effets exacerbés des coups de théâtre, du mélange de genres et

de tons, contribuent à faire de cette pièce une illustration des plus éclatantes de cette nouvelle école. Giuseppe Verdi en tirera un opéra, *La Forza del destino* (1862). Les deux ouvrages n'ont pas de rapport direct avec ce que vit Gabriela. Pour elle c'est seulement l'opéra préféré d'Octavio, son second mari. Cependant si nous nous référons à l'analyse du drame du Duque de Rivas faite dans *l'Histoire de la littérature espagnole* dirigée par J. CANAVAGGIO, Fayard, Paris, Tome II, p. 830, nous pouvons voir que ce drame révèle une philosophie de l'absurde d'où Dieu est absent. Le monde, l'univers devient une chose absurde dans laquelle l'homme se débat sans espoir. Sans filiation directe, nous savons que Gabriela ne veut plus se battre dans ce monde qu'elle ne reconnaît plus, et rappelons-nous ce qu'elle dit de la mort: « No queremos aceptar que la muerte es la desaparición total... » Point de salut chrétien.

[44] Pour la datation exacte de la Transition vers la démocratie, mon travail de recherche en cours montre que les dates varient en fonction de l'analyse politique, sociologique, institutionnelle... qui est faite. Josefina R. Aldecoa semble adopter les limites que représentent la mort de Franco en 1975 et la victoire socialiste en 1982. Ces deux événements encadrent l'espace temporel, ouvrent et ferment le récit de vie de la narratrice Gabriela dans ce roman.

[45] *Ibid.*, p. 222: « Me gustaría que miraran hacia mí para que vieran que digo, con la cabeza: No. ¿No a qué? ¿A irme o a quedarme? No lo sé ».

[46] *Ibid.*, p. 222.

[47] Voir thèse récente de MAURICE T, *La ruse mémorielle : la Transition démocratique espagnole et les passés traumatiques [1976-1982]*, p. 614, Département d'Histoire générale, Université de Genève, décembre 2009, codirigée par les profs. CONRAD C [Genève] et BESSIERE B [Université de Provence].

